

PROMETS-MOI
DE LA RETROUVER



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2024
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : décembre 2024

CHRISTINE NÉDELLEC

PROMETS-MOI
DE LA RETROUVER



Le secret du bonheur et le comble de l'art,
c'est de vivre comme tout le monde,
en n'étant comme personne.
Simone de Beauvoir.

La richesse est dans la différence.
Albert Jacquard.

1

Un perpétuel sentiment de décalage.

En cette fin d'automne 1986, une énième journée d'émeutes s'annonce... Depuis trois semaines, Paris s'embrase. La capitale est le théâtre d'une agitation sans précédent. Des milliers d'étudiants se rassemblent pour protester contre un projet de loi visant à réformer les universités françaises.

Les rues sont envahies de jeunes surexcités, brandissant des pancartes en proclamant des slogans à tue-tête. Des voitures sont incendiées, des magasins pillés...

Les violents affrontements entre manifestants et policiers contraignent ces derniers à utiliser la force pour disperser la foule enragée. Les gaz lacrymogènes, canons à eau et matraques font fuir les plus récalcitrants.

L'ampleur du mouvement suscite l'attention des médias du monde entier. Les images d'un Paris à feu et à sang sont diffusées dans les journaux télévisés, donnant une image déplorable de la France sur la scène internationale.

Bien que je ne sois pas favorable à ce projet de loi, la méthode employée pour le combattre m'exaspère. Ce brouhaha : coups de sifflet stridents, tambours assourdissants et cris aigus me plongent au cœur d'un univers sonore insupportable.

J'ai toujours été très réceptive aux ambiances, aux bruits, aux odeurs. Je fuis les sirènes, les lumières fortes, les foules compactes et plus encore, les scènes de violence.

Je refuse donc de me laisser embarquer dans ce combat dévastateur. Chaînes de vélo, manches de pioche, ou pavés deviennent des armes destructrices. L'acharnement des casseurs à piller les boutiques vandalisées me tétanise. Je me sens isolée. Mes amis, dont certains, de véritables meneurs d'une extrême virulence, me reprochent ma frilosité :

— Poltronne, chochette, fifille à papa. Ce n'est pas avec des filles comme toi que le monde va évoluer ! me blâment-ils, régulièrement.

Je n'ai pas le sens de la repartie pour leur tenir tête. Élevée dans un milieu catholique traditionnel peu porté sur les mouvements contestataires, à dix-huit ans, timide et effacée, je suis à l'opposé d'une révolutionnaire.

Du plus loin que je m'en souviens, je me suis toujours sentie décalée par rapport à mes camarades de classe, aujourd'hui, prompts à faire la fête démesurément, s'enivrer, défier les forces de l'ordre... Personnellement, je n'ai aucun intérêt pour ces expériences qui les exaltent tant.

Dès l'école maternelle, j'ai eu le sentiment d'être une intruse dans un monde hostile. Curieuse et

enjouée, les activités éducatives me comblaient, mais la jungle de la cour de récréation m'effrayait. Je vivais l'incursion des autres dans ma zone de sécurité, comme une invasion guerrière. Au fil du temps, j'ai pris confiance, je me suis adaptée.

Dès mon entrée en cours préparatoire, je lisais couramment. Je suis devenue la camarade discrète, prête à aider celles et ceux qui en avaient besoin. Toujours en dehors des querelles, sans juger, me positionnant peu, droite dans mes bottes, j'étais respectée. J'ai toujours été reconnue par mes maîtresses conscientes de ma rapidité à réaliser mes exercices et devoirs, précédant l'ennui ! Elles ont su m'occuper en me confiant diverses tâches : distribution des cahiers, préparation du matériel d'art plastique, aide aux élèves en difficulté... Ce qui me convenait parfaitement.

Durant toute ma scolarité, j'ai monopolisé les premières places, sans jamais afficher une quelconque supériorité. Au collège, j'ai immédiatement perçu le rejet du groupe envers ceux qui se démarquaient. J'ai alors décidé de me fondre dans la masse.

Je me suis créé un personnage : souriant, drôle, spontané, un peu excentrique. Amuser la galerie devenait ma manière d'intégrer le groupe. Je faisais en sorte de m'entourer d'une camarade proche, référente, protectrice.

En quatrième, j'ai choisi l'option russe. Cela m'a permis d'échapper aux classes « latin » concentrant les meilleurs élèves imbus de leur personne. L'apprentissage d'un nouvel alphabet ne me rebutait aucunement, et la perspective d'un séjour à Moscou,

chez ma correspondante, m'enthousiasmait. Je me suis ainsi retrouvée dans une classe à effectif réduit composée d'élèves curieux, ouverts et humbles. Pour tous, y compris les moins brillants, cette atmosphère d'émulation et de coopération était très stimulante. Je me suis fait quelques nouvelles amies, avec lesquelles nous avons des conversations sincères et profondes.

Mes années lycée se sont également déroulées dans une certaine fluidité. Bac scientifique en poche, je pouvais prétendre à poursuivre le cursus de mon choix. Passionnée de philosophie et de littérature, j'ai opté pour hypokhâgne. Une classe préparatoire où, hélas, la compétition l'emportait sur l'émulation. Heureusement, les activités extrascolaires : musique, arts plastiques, danse ont toujours été mes bouffées d'oxygène. Je m'enthousiasmais pour une discipline, l'explorais à fond, puis m'en détachais dès que l'ennui pointait, une passion chassant l'autre. J'ai ainsi acquis des bases en piano, dessin, et danse classique, sans être virtuose dans aucun de ces domaines. Guidée par le plaisir, le côté joyeux, créatif, j'ai toujours fonctionné par coup de cœur.

Immergée dans une activité qui me passionne, je me sens exister, vivre intensément. Cette hyper concentration me donne un sentiment d'harmonie. Les frustrations de la vie quotidienne s'effacent, la perception du temps se modifie. Entièrement focalisée sur mon activité, blottie dans ma bulle, le monde pourrait s'écrouler sans que je m'en aperçoive. Des moments dont j'ai infiniment besoin pour me ressourcer.

Cet après-midi, je suis aux antipodes de cet état de « flow ». Isolée, angoissée, j'ai le sentiment d'être seule au milieu des autres, seule à vivre ce qui je vis. Cette foule de manifestants déchaînés qui fait corps me révolte. Même Marie, ma meilleure amie, a rejoint le groupe avec une véhémence que je ne lui connaissais pas. Elle s'en donne à cœur joie, en scandant des slogans haineux. Charles-Antoine, son petit ami, véritable leader, s'est montré suffisamment convaincant pour l'entraîner dans son sillage.

Je ne partage pas leur vision du monde, leur langage. La violence de leurs paroles me décontenance. J'ai exprimé vertement mon désaccord à Marie, lui reprochant d'être soumise et manipulée. Nous nous sommes fâchées. Je regrette, j'ai honte de ma réaction émotive, d'avoir ébranlé ses certitudes. Notre amitié s'est construite au fil du temps sur la base de confidences, de soutien, de respect, et de confiance réciproque. Suis-je en train de briser notre belle relation ?

Je m'apprête à quitter cette scène apocalyptique, lorsqu'à l'angle d'une porte cochère, je croise un garçon typé, l'air hagard, la chevelure ébène ondulée, les yeux de braise. Qui est-il ? D'où vient-il, d'Extrême ou du Moyen-Orient ? Il observe, avec un regard plein d'effroi, cette explosion de violence inédite. L'odeur âcre de voitures incendiées mêlée aux fumigènes le fait suffoquer. Son visage crispé laisse transparaitre un profond mal-être. Il titube, puis s'écroule sous l'embrasure de la porte. Ce jeune exilé au regard noir m'émeut. Dans un élan d'empathie, sans réfléchir, je l'aide à se relever, le prends par la

main, et l'entraîne... Entre les projectiles et les nuages toxiques, nous réussissons à nous frayer un chemin vers la gare de Lyon pour rejoindre la forêt de Fontainebleau. Sans opposer la moindre résistance, il me suit aveuglément jusqu'en forêt.

— Enfin un havre de paix ! Tu m'as sorti d'une bien mauvaise posture ! Comment t'appelles-tu ?

— Angéline, et toi ?

— Aron. Je ne m'attendais pas à un tel déferlement de violence au cœur de cette illustre capitale.

— Tu connais cette forêt ?

— Non, mais je suis prêt à la découvrir.

— Alors, allons-y.

Nous passerons une partie de la journée à sillonner les sentiers de cette mythique forêt, à moins d'une heure de la capitale. Un bol d'air salubre. D'emblée, le courant passe entre nous. Nous échangeons spontanément sur nos vies respectives :

— D'où es-tu originaire Aron ?

— De Delhi. Je suis le fils de l'ambassadeur d'Inde en France, étudiant à HEC. Et toi ?

— Je suis étudiante en hypokhâgne. Je me destine à devenir professeur de lettres comme ma mère. Elle a réussi à me transmettre la passion de son métier.

Nous nous quittons le soir, enchantés par cette rencontre providentielle, en nous donnant rendez-vous quelques jours plus tard.

Le lendemain, le conflit atteint son apogée. Un étudiant succombe à un malaise consécutif aux coups infligés par les forces de l'ordre. Cet acte soulève

l'indignation générale, le projet de loi sera retiré. Les images de violence déferlant sur la capitale resteront gravées dans ma mémoire.

Au fil des mois, Aron et moi multiplions nos rencontres. Nous nous découvrons, nous dévoilons. D'un tempérament solitaire, son cercle d'amis est réduit. Une solitude qui nous rapproche. Au-delà de l'image d'étudiants promis à un brillant avenir, l'un et l'autre, nous sommes habités par le doute. Nous avons le sentiment d'être embarqués presque qu'à notre insu, dans un chemin tout tracé, certes confortable, mais éloigné de nos aspirations profondes. Une préoccupation qui tourne en boucle dans ma tête.

Aron ne me cache pas qu'il est promis à une jeune Indienne de sa caste, conformément à la tradition. Une perspective qu'il juge peu enthousiasmante. L'Inde est un pays auquel je ne me suis jamais intéressée. D'une insatiable curiosité, je serais ravie qu'il me le fasse découvrir.

Peu à peu, nos existences s'entremêlent : il imagine un autre destin. Nos regards furtifs se croisent, se confondent. Une alchimie se tisse, en secret, dans l'ombre. Nos mains s'effleurent, nous tombons dans les bras l'un de l'autre, nos corps s'entrelacent, une véritable symbiose. Je me laisse porter. Un lien invisible nous lie, chacun étant un miroir pour l'autre. La magie de la réciprocité opère. Cet amour, si vibrant, magnifie nos existences, nous transporte.

Nous vivons notre relation en toute discrétion. Nos rencontres clandestines ont lieu chez l'un ou chez

l'autre, en l'absence de nos parents. Nous retrouvons la pureté et la naïveté des enfants qui s'échangent des secrets sans que leurs parents ne le sachent. Une transgression qui donne du piquant à notre relation.

Marie, ma meilleure amie, nous confie régulièrement les clefs d'une maison secondaire, en lisière de forêt. Nous savourons ces instants, dans l'insouciance du lendemain. Emportée par un tourbillon d'émotions et de sensualité, je vis un conte de fées.

Mon corps longiligne s'assouplit. Le roseau se transforme en liane. Je me sens légère, aérienne, enchaînant les pas de danse avec grâce et fluidité, devant le regard interloqué de ma professeure. La petite voix qui m'instillait le doute s'est mise en sourdine. Boostée par ce regain de confiance et d'énergie, je me sens prête à conquérir le monde. L'apparition d'Aron à un moment où je me sentais vulnérable a été magique. Sa présence rassurante m'a donné la confiance nécessaire pour m'abandonner corps et âme. Un premier amour, dont la puissance transformatrice est stupéfiante ! Nos moments partagés sont précieux. Peu importe ce que nous faisons ensemble, que nous parlions ou pas, le seul fait de sentir la présence de l'autre nous comble de joie. Nous fuyons les boîtes de nuit et bars enfumés, auxquels nous préférons les salles de cinéma d'art et d'essai, le théâtre, ou les concerts de musique classique. Nous nous construisons un petit univers nourri d'émotions, éloignés des tracasseries du monde matériel et des projets d'avenir. Nous nous sentons libres. Une liberté fragile, évanescente...

Depuis plus d'un an, nous filons le parfait amour. Un amour qui nous irradie, et ouvre des portes dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.

D'ordinaire piètre oratrice, je viens de passer avec brio la redoutable épreuve orale d'admission à l'école normale supérieure parisienne, la voie royale, selon ma mère ayant vainement tenté de l'emprunter. Cette prestigieuse institution, fréquentée, jadis par d'illustres étudiants tels que Simone Weil ou Jean Jaurès, a la réputation d'être particulièrement sélective. Pourtant, je m'y suis présentée, sereine, confiante et animée par le plaisir de manier la rhétorique. Faisant fi de l'enjeu, je me suis laissée guider par la puissance du moment présent, focalisée sur les échanges avec le jury, attentive tant à ses paroles qu'à son langage corporel. Cette fluidité et cette aptitude à capter l'attention ont conquis les éminents enseignants ! N'est-ce pas là, la clef de la réussite : le lâcher-prise ?

*

Paris, juin 1988.

Forte de ce succès, portée par l'élan vital de mes vingt ans, j'annonce à mes parents mon départ en vacances à Biarritz avec Marie. Ses grands-parents nous confient leur maison secondaire. Ma mère très protectrice acquiesce, un peu fébrile, face à mes velléités d'indépendance. Le syndrome du nid vide la guette. Mon père n'y voit aucun inconvénient.

Je ne leur précise pas qu’Aron et Charles-Antoine, le petit ami de Marie, nous rejoindront. Premières vacances entre amis, une once de liberté.

Une semaine plus tard, nous arrivons à bon port, dans cette cité balnéaire que les touristes n’ont pas encore investie. Je découvre une magnifique demeure située en front de mer, sur une étendue de plus de mille mètres carrés, avec un accès direct à la plage et une vue imprenable sur les célèbres falaises de Biarritz.

La maison est décorée dans un style néo-basque. Les sols de l’entrée et du salon sont recouverts de carreaux de ciment assortis à l’imposante cheminée en pierre. Des tableaux de maître colorés réchauffent l’atmosphère, ainsi qu’une vaste terrasse ensoleillée. La cuisine, équipée d’ustensiles de haute qualité, permet de concocter des plats dignes d’un chef étoilé. Six chambres spacieuses dotées d’une salle de bains privative offrent une vue imprenable sur l’océan ou le jardin.

Le jardin dispose d’une piscine chauffée et d’un coin barbecue, un environnement cosy plus adapté à une famille soucieuse d’échapper à la frénésie du quotidien, qu’à des étudiants. Curieusement, cette sublime demeure me met mal à l’aise. Tous ces objets, les livres, les photos, le jardin, la piscine, les transats me donnent l’impression de pénétrer dans l’espace privé de la famille. J’imagine leurs déplacements dans la maison, leurs attitudes, les réceptions dans ce monde de bien-pensants, où se fabrique souvent un double langage.

Marie et Charles-Antoine, ravis de passer des vacances entre amis dans cette demeure de

villégiature, se comportent comme un couple déjà installé dans les pas de ses ascendants. Une continuité confortable qui ne les questionne nullement.

Les tourtereaux se sont rencontrés dans un rallye ; ces soirées dansantes sélectes organisées dans l'entre-soi de la grande bourgeoisie, où subsistent des codes archaïques : tenue d'apparat exigée, primauté aux garçons qui prennent l'initiative d'inviter les filles à danser. La plupart de mes camarades se plient volontiers à cette tradition, et rivalisent d'élégance lors de ces fêtes qu'ils attendent avec impatience.

Personnellement, j'ai toujours détesté cette ambiance de faux-semblants, empreinte de superficialité. Le fait que les garçons doivent inviter les filles à danser et que ces dernières n'ont d'autre choix que d'accepter me heurte profondément. Ce microcosme de la société dominée par les apparences, où les rôles prédéfinis étouffent toute individualité, me révolte. La seule soirée mondaine de ce type à laquelle j'ai accepté de participer par conformisme me laisse un souvenir plutôt amer.

Mon père m'avait accompagné dans ce club privé où l'effervescence montait au son d'un groupe de rock. Lycéens et lycéennes tirées à quatre épingles dansaient sur un rythme endiablé, avant d'enchaîner les pas de valse et de tango sur des ritournelles plus classiques.

La robe en soie ivoire que je portais dans l'optique de ne pas attirer l'attention me singularisait. Cette tenue sobre, soulignant ma silhouette androgyne, ma blondeur, et mon teint de porcelaine, contrastait avec les robes à paillettes et bijoux scintillants de mes

camarades. Scrutée, exposée à tous les regards, j'avais la sensation d'être un animal de proie. J'étais sur le point de quitter la soirée précipitamment, lorsqu'un garçon réservé m'en dissuada. Je décidais de m'isoler avec lui. Nous nous revîmes pendant quelques mois, puis j'acceptai un flirt par curiosité. L'alchimie n'opéra pas. Nos gestes semblaient empruntés à d'autres, nos mots volés aux comédies romantiques. Une relation convenue, bien loin du coup de tonnerre que j'allais vivre par la suite avec Aron.

Aujourd'hui, nos vacances si peu exaltantes dans cette villa ravivent ce souvenir et m'amènent à m'interroger sur l'avenir de ma relation amoureuse. Plutôt que ce séjour de farniente, j'aurais préféré un voyage itinérant alternant randonnées dans les grands espaces, rencontres et visites culturelles. Je lance une suggestion :

— Aron, serais-tu prêt à m'accompagner pour explorer le monde en mode globe-trotteur ?

Son regard interloqué m'interpelle. Un éclair de lucidité me traverse. Je renchéris :

— Comment imagines-tu notre avenir ? On ne pourra pas éternellement vivre un amour secret qui défie les conventions sociales.

Il esquive en me lançant un regard séducteur et bienveillant :

— Nous avons le temps d'y penser... Profite de l'instant présent.

Est-ce là, la limite de la passion amoureuse ?
Pouvons-nous vraiment tout nous dire sans risquer de briser cette belle alchimie ?

Passant outre l'incertitude que je sens poindre, je m'abandonne à cette douce ivresse et nous passons une agréable semaine, avant de retrouver l'agitation de la capitale.

*

Paris, juillet 1988

Aron débute un stage dans une maison d'édition, tandis que je me prépare à rejoindre mes parents à Brest chez mon adorable grand-mère paternelle : Léonie.

Depuis son veuvage à l'orée de la cinquantaine, elle vit seule dans la maison de famille brestoïse dont elle a l'usufruit. Elle y reçoit régulièrement ses trois fils et trois petits-enfants. Très indépendante, elle jouit pleinement de sa liberté. Elle partage son temps entre les voyages, les activités culturelles et le militantisme écologique, sans oublier ses chers petits-enfants !

En tant qu'unique petite fille, j'ai toujours bénéficié d'une attention particulière. Une merveilleuse complicité nous unit. Les souvenirs de mes vacances passées en sa compagnie demeurent impérissables. Elle a semé en moi de précieuses graines de confiance et de liberté, en m'encourageant à explorer mon environnement au gré de mes envies : escalader les rochers, pédaler sur les sentiers escarpés, monter à cheval, parcourir les sous-bois au crépuscule... À son contact, je quittais ma carapace d'enfant solitaire pour devenir une exploratrice. Les recommandations restrictives de mes parents : « *Attention, tu vas tomber, tu es trop petite...* » ne faisaient pas partie de son vocabulaire.

Enthousiasmée par mon côté touche-à-tout, elle m'a poussé à essayer le piano, les arts plastiques, la danse, l'équitation, sans craindre que je m'éparpille. Elle me disait souvent :

— Mieux vaut avoir plusieurs cordes à son arc, tu pourras toujours te spécialiser.

Dès mon arrivée, elle m'observe attentivement semblant avoir détecté un changement. Elle m'entraîne discrètement à l'écart, impatiente d'avoir la confirmation de ce qu'elle subodore :

— Tu es rayonnante ! Est-ce seulement la réussite au concours ?

— C'est beaucoup plus, mamie, mais c'est top secret ! Rendez-vous dans une heure sous la tonnelle...

Je lui raconte mon histoire d'amour secrète, la situation ambiguë d'Aron, et son attitude parfois évasive...

Un voile d'émotion apparaît dans son regard, traduisant son incertitude quant à l'avenir avec ce garçon d'une culture si éloignée, qui, de surcroît, est déjà engagé. Elle me recommande d'être prudente, de ne pas me laisser emporter par des illusions qui pourraient conduire à une déception.

— L'amour est une aventure à haut risque qui peut se révéler cruelle, me dit-elle.

Ces paroles réveillent la petite mélodie dissonante qui me hante en sourdine. À quelle existence aspire un fils de diplomate indien ? Serai-je prête à quitter un milieu étouffant, pour une vie faite d'artifices ?

Je passe néanmoins une semaine très agréable à profiter de l'air iodé de la mer d'Iroise, nettement plus vivifiant que celui de la côte basque. Nous nous séparons sur une note d'optimisme. Je lui rappelle que la littérature regorge de couples mythiques ayant défié les conventions sociales. Le meilleur peut arriver ! Elle acquiesce d'un sourire complice.

Quelques jours après mon retour, je ressens quelques malaises : nausées et fatigue inhabituelles qui altèrent ma joie de vivre. Une sourde inquiétude m'envahit. Je décide de faire un test de grossesse, par acquit de conscience. Le symbole attendu, deux traits bleus parallèles se dessinent rapidement. Il devient de plus en plus net, précis, incontestable. Il est positif, aucune ambiguïté possible.

Une véritable onde de choc se propage dans tout mon corps. Mon cœur s'emballa, mes jambes flageolent, les meubles de ma chambre tournoient autour de moi. Comment est-ce possible, le test serait-il erroné ? Hélas, non. Je reprends peu à peu mes esprits. Comment l'annoncer à Aron, à mes parents absents pour le week-end ?

Désemparée, j'appelle Marie, témoin et confidente de notre romance. Issue du même milieu social que moi, catholique traditionnel, elle me comprendra.

Stupéfaite par cette nouvelle, elle imagine le séisme qu'elle va provoquer au sein d'une famille prisonnière de la morale catholique et de son obsession du péché. Nous nous retrouvons dans un salon de thé pour en parler.

— Envisages-tu de garder le bébé ?

— Oui. C'est mon souhait. Mais, j'appréhende la réaction d'Aron et plus encore, celle de son père.

— La priorité serait de leur en parler, tu ne crois pas ?

Le lendemain, je donne rendez-vous à Aron au bar de l'hôtel Hilton, notre lieu de rencontre habituel. Le majestueux escalier encadré de colonnes de marbre ouvre sur un monde d'élégance qu'il affectionne. Un cadre idéal pour des échanges paisibles et discrets.

Dès le premier regard, il perçoit ma détresse.

— Que se passe-t-il, Angéline ?

— J'ai quelque chose de très important à t'annoncer.

— De quoi s'agit-il ?

— Je suis enceinte.

Ne s'attendant pas à cette nouvelle, il reste un instant sans voix, sidéré. Puis s'exclame :

— Comment est-ce possible ? Je pensais que la pilule était infaillible !

— Bien sûr. Je ne sais pas ce qui s'est passé.

Soudainement, la mémoire me revient :

— Chez grand-mère Léonie, j'ai consommé des fruits de mer à la fraîcheur douteuse qui m'ont occasionné de sévères vomissements !

— L'important maintenant est de faire face à la situation. J'assume mes responsabilités.

Emporté par une fougue inhabituelle, il se lève, me serre contre lui, et chuchote :

— Je n'envisage pas mon avenir sans toi, je vais t'épouser.

— Et toi, que souhaites-tu ?

— Également t'épouser. Quels que soient les obstacles, nous les vaincrons. La première chose est de l'annoncer à nos parents.

— Oui, dès ce soir. Retrouvons-nous demain pour en parler.

Nous nous quittons en nous serrant l'un contre l'autre, pour tenter de juguler l'angoisse qui nous étreint face à ce défi inattendu. Dans la rame de métro bondée, la foule compacte m'aide à tenir debout. Je suis saisie par une sensation étrange qui me glace le corps. Je visualise le regard noir de mes parents estomaqués, notamment celui de mon père, un homme distant et taiseux. Chaque soir, il s'adonne au même rituel. Il dénoue sa cravate comme s'il s'agissait d'une cordelette, se sert un verre de whisky et s'affale dans le canapé, journal à la main.

Haut fonctionnaire au ministère de finances, il a connu un parcours ascensionnel fulgurant au prix d'un travail acharné. Il côtoie le milieu politique et le monde des affaires. En fin de journée, il n'aspire qu'à une chose : se ressourcer dans son appartement cosy, entouré d'une épouse aux petits soins. Les états d'âme de sa fille unique lui importent peu. Dépité par l'infertilité de ma mère suite à ma naissance, il a déserté son rôle de père. Je suis une ombre, un personnage secondaire qui n'a pas voix au chapitre.

Ses obligations professionnelles ont petit à petit grignoté le peu de temps qu'il nous consacrait. Insidieusement, mes parents se sont élaborés des univers distincts. Une sorte de cohabitation s'est instaurée selon un ordre établi.

Au-delà de son travail d'enseignante, ma mère assume les fonctions de cuisinière, blanchisseuse, et intendante : prévoir les vacances, les rendez-vous médicaux, les invitations officielles de collègues... Une parfaite fée du logis ! Dotée d'appareils électroménagers dernier cri qui promettent une cuisine sans effort, elle s'impose la confection des plats les plus élaborés. Or, les courses, la préparation, et le service ne reposent que sur elle, l'enfermant davantage dans la sphère domestique.

Les silences et les regards réprobateurs de son mari la minent. Lui, le financier de haute voltige qui ne voit la vie qu'à travers le prisme des chiffres, tourne en dérision ses opinions plutôt progressistes, ou son intérêt pour la littérature. L'étincelle dans leur relation semble avoir disparu, si tant est qu'elle ait existé... Je ne m'en souviens plus.

Enseignante au sein du prestigieux lycée catholique Saint-Louis-de-Gonzague, ma mère est en proie au doute. Elle a renoncé à une vie plus épanouissante, une vie plus indépendante, agrémentée de loisirs qu'elle affectionne : concerts, expositions, voyages, pour lesquels son mari est récalcitrant.

L'ambiance familiale est marquée par une certaine gravité pesante et austère. Aucune place n'est laissée à la fantaisie. Le mot d'ordre implicite est d'avancer sans sortir du rang. À l'orée de la cinquantaine, ma mère rêve de nouveauté, de légèreté, et aimerait s'émanciper. Mais elle hésite... Se posent mille questions. La peur de l'inconnu la paralyse. Peur de casser irrémédiablement les fils

ténus qui la relie à ce compagnon de vie depuis un quart de siècle. « *On sait ce que l'on perd, on ne sait pas ce que l'on retrouve* ». Ce leitmotiv maternel, ancré dans sa mémoire, l'invite à la prudence. Hésitations et tergiversations ne font qu'accroître son mal-être.

Soucieuse de son image, elle est toujours élégante, vêtue de noir et blanc, séduisante sans être séductrice. Elle privilégie les matières naturelles : lin, laine, et soie. Affable et serviable, elle renvoie l'image d'une mère présente et dévouée, une épouse attentionnée, une collègue bienveillante sur qui l'on peut compter. Personne ne soupçonne ce qu'elle ressent, derrière les portes closes de son luxueux appartement du 16^e arrondissement.

Ayant grandi dans un environnement peu chaleureux régi par la peur, elle garde les stigmates de cette enfance empreinte d'injonctions et de soumission. Ses parents vivant dans un monde reclus l'ont éduquée dans un climat de méfiance à l'égard de l'autre. Depuis son jeune âge, sa finesse d'analyse lui a permis de comprendre ce qu'ils attendaient d'elle, notamment sa mère : être sage, obéissante, se conformer aux règles et ne pas faire de vagues. Elle s'est adaptée en niant ses propres désirs. Trouvera-t-elle un jour la force de les réaliser ? Rien n'est moins sûr.

Pour l'instant, elle végète dans un couple qui l'épuise plus qu'il ne la nourrit, où seuls les sujets pratiques alimentent les conversations. La monotonie, l'incompréhension et la distance ont supplanté la complicité. Elle a choisi de travailler pour exister par

elle-même. Néanmoins, elle ne se voit qu'à travers les yeux d'autrui.

Lors de dîners mondains, elle tient sa place d'épouse modèle. Bien ancrée au sol dans d'élégantes ballerines, elle se démarque des convives féminines perchées sur des talons aiguilles. Robe noire soulignant sa taille mannequin, doux regard azur et sourire discret, elle irradie par sa grâce, sa présence magnétique. Impliquée professionnellement, elle est reconnue pour son sens de la pédagogie. Fière de transmettre sa passion, de former les citoyens de demain sur le plan intellectuel et spirituel, elle s'investit pleinement dans cette noble mission.

Cette apparente réussite personnelle masque un sentiment d'amertume. À quoi en est-elle réduite pour accepter cette soumission, comment va-t-elle se positionner face à la réaction de mon père, le patriarche ?

En repensant à l'ambiance au sein de notre famille, mon cerveau bouillonne, les émotions m'assaillent. Je suis exténuée.

Dès leur retour, je décide de les informer tout de go. La réaction de mon père confirme mes craintes ! Abasourdi face à cette situation qui échappe totalement à son contrôle, il perd pied. Profondément scandalisé par mon comportement indigne à ses yeux, il entre dans une colère noire. Il sort de ses gonds, vocifère, devient écarlate et m'accuse de tous les maux. Une véritable insulte à l'honneur et à la réputation de sa famille, sur laquelle je viens de jeter l'opprobre.

Rompu au pouvoir, habitué à donner des ordres, anticiper et décider, il est habité par un sentiment de toute-puissance. Il a l'impression de tout maîtriser, choisir et agir à tous les niveaux ! Aurait-il perdu de vue le caractère imprévisible de l'existence ?

Ma mère assiste à cette scène dans le plus grand mutisme, le regard fuyant. La bienveillance qui la caractérise s'est envolée. Sans doute est-elle décontenancée par cette annonce inattendue. Mon père l'interpelle :

— C'est ta faute, si tu l'avais éduquée correctement, elle ne se serait pas conduite comme une fille de petite vertu. Tu ne m'écoutes jamais !

— Je t'écoute, je ne fais que ça depuis des années. Au fil du temps, ma voix s'est tue. Je ne suis qu'une oreille attentive et discrète, dévouée corps et âme à toi et à Angéline. Notre fille a découvert la passion amoureuse, cet état de grâce qui nous emporte. Nous ne sommes plus au XIXe siècle...

Excédé, il quitte la maison.

Seule à seule, ma mère me fait part de son inquiétude, tant pour moi, que pour cet enfant à venir :

— Envisages-tu d'épouser Aron ?

— Je l'espère, mais tu sais, il est promis en mariage en Inde. J'appréhende la réaction de ses parents.

Son regard s'assombrit.

— Je suis pessimiste. Il est peu probable que son père renonce aux traditions et coutumes de son pays. Il risque d'être insensible à la grossesse d'une jeune fille étrangère, qu'il jugera frivole et imprudente.

Face à ce dilemme moral, Aron n'aura d'autre choix que de respecter les engagements familiaux.

— J'ose espérer que les mentalités changent un jour.

— Moi aussi, Angéline, mais le monde est cruel.

— Je le verrai demain, dès qu'il en aura parlé à ses parents.

Le lendemain, j'attends Aron au bar de l'hôtel. Un peu en avance, je guette fébrilement les allées et venues. Lorsqu'il arrive enfin, sa mine défaite et sa démarche nonchalante en gravissant les marches de l'escalier me laissent présager le pire. La pression qui pèse sur ses épaules est perceptible.

Il s'assied près de moi et me relate l'entrevue avec ses parents, d'une autre culture. Que leur fils ait eu une liaison avec une jeune fille française n'a aucune importance. Leur fils est avant tout un homme !... Mais, la tournure que prennent les événements exige une rupture immédiate. Avec un calme olympien, il m'annonce l'inimaginable retournement de situation :

— Mes parents se sont montrés intransigeants et menaçants. Si je persiste à vouloir t'épouser et élever notre enfant, ils me renieront. Ils envisagent également de faire pression sur ta famille, en usant de tous les moyens dont ils disposent, pour te faire disparaître de ma vie et préserver l'honneur de la famille.

Ma mère avait raison, elle avait anticipé cette situation.

— Que comptes-tu faire ? lui demandé-je, fébrile.

— Je suis le benjamin d'une fratrie de cinq enfants, tous mariés selon la tradition indienne. Ils ne renonceront pas. Mon père est diplomate et a

accès à de multiples réseaux. Nous n'élèverons jamais cet enfant sereinement, puisqu'il en a décidé ainsi.

— Et notre amour, l'avenir de notre enfant, y as-tu pensé ?

— Oui, mais je suis impuissant. Se révolter, lutter contre une situation sur laquelle nous n'avons aucune emprise est une perte d'énergie inutile. Je vais rentrer en Inde et épouser Krisna qui m'attend. Le billet d'avion est réservé, je m'envole dans deux jours.

Sa résignation me révolte, autant qu'elle me stupéfie. Comment peut-il se laisser manipuler ainsi ? Peut-on passer du jour au lendemain, d'une attitude adulte et responsable, à la désinvolture d'un adolescent inconséquent ? M'aime-t-il vraiment ? Ou m'a-t-il toujours imaginé comme la femme de l'ombre ? Cette question lancinante me torture et me déchire le cœur.

Je me sens trahie. J'ai envie de le secouer, de hurler ma rage, ma douleur. Je parviens à me contenir. L'univers joue contre nous. À quoi bon livrer seule un combat perdu d'avance, le pot de terre contre le pot de fer ?

Je comprends que ma vie ne sera plus jamais la même. Comment vais-je survivre à ce double tsunami ? La décision m'appartient.

Je marche d'un pas hâtif, le regard perdu dans le vague, submergée par de véritables montagnes russes émotionnelles : colère, tristesse, rancune, dégoût, mépris, avec, en toile de fond, la honte d'avoir été si naïve.

Le paysage parisien, d'ordinaire si enchanteur, s'assombrit à l'image de mes pensées. Les souvenirs de moments passés avec Aron ressurgissent dans mon esprit comme des éclairs.

Je rentre chez moi, anéantie, les yeux rougis par les larmes, le visage marqué par la tristesse. Ma mère m'attend. Elle a été incapable de se concentrer sur la moindre activité. Elle me prend dans les bras, la voix remplie de trémolos :

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Aron a-t-il parlé à ses parents ?

— Oui, tu avais raison. Ils sont intraitables, irrespectueux envers moi et notre famille. Leur décision est irrévocable. Il repart en Inde à la fin de la semaine. Je suis seule face à mes responsabilités, avec cet enfant à venir.

— Que vas-tu faire ?

— Je souhaite le garder et l'élever dignement, avec votre soutien.

— Je comprends ton désir. Nous sommes d'ailleurs farouchement opposés à l'avortement, un acte immoral. Mais pour ton père, une naissance hors mariage est tout aussi inconcevable.

— Alors, que proposez-vous ?

— De confier ton enfant à l'adoption, pour lui offrir une meilleure vie qu'avec une maman solo.

— Abandonner mon enfant ?! Après l'avoir porté neuf mois ! Mais tu n'y penses pas ! Il pourrait être très heureux avec une maman solo, si elle est bien entourée. J'attends de vous que vous mettiez de côté vos préjugés, pour me soutenir en tant que mère

célibataire. Vous en avez les moyens financiers, et mon équilibre psychique en dépend.

— Ton père ne s’y résoudra jamais.

— Dans ce cas, j’intégrerai un centre maternel. J’y trouverai le soutien matériel et psychologique que vous me refusez.

— Les femmes accueillies dans ces établissements cumulent les fragilités : faible niveau scolaire, précarité socio-économique... Tu n’y seras pas à ta place.

— Tout dépend de quel point de vue on se place ! Je ne serais pas l’étudiante nantie, mais la future mère bafouée et esseulée.

— C’est horrible de t’imaginer dans ce type d’institution.

— Je m’y adapterai. Préférerais-tu renoncer à devenir grand-mère ? Vous n’aurez peut-être jamais d’autres petits enfants.

— J’ai une alternative.

— Laquelle ?

— T’éloigner le temps de ta grossesse pour prendre une décision éclairée.

— M’éloigner ? Mais où ?

— Au Sri Lanka. Ton oncle Robert pourrait t’accueillir au sein de sa communauté religieuse. Il organise des retraites spirituelles à proximité de l’orphelinat qu’il dirige.

— Selon toi, j’y serai respectée dans mes droits, quelles que soient mes convictions ?

— Bien sûr. Tu seras accueillie dans la plus grande bienveillance par des religieuses ou laïques de toutes nationalités. Et Robert y veillera.

— À quoi seront consacrées mes journées pendant tous ces mois ?

— Au début du séjour, tu pourrais participer à une retraite spirituelle. Elles accueillent les personnes qui souhaitent s'extraire de leur cercle familial ou social, pour se recentrer sur elles-mêmes. L'environnement paisible est propice à la réflexion.

— Combien de temps durent ces retraites ?

— De quelques jours à plusieurs semaines.

— Et après la retraite ?

— Tu serais hébergée dans la communauté où tu pourrais te reposer, visiter la région, ou te rendre utile en fonction de tes souhaits.

— Pourquoi pas ? À condition de rentrer à Paris si j'en ressens le besoin.

— Évidemment !

— En tout état de cause, je souhaite reprendre mes études dans un an.

— Je partage ton avis, ton avenir professionnel en dépend. Peut-être pourrions-nous engager une nurse pendant la journée ?

— C'est une excellente idée. Je pourrais ainsi concilier mon rôle de mère et ma vie d'étudiante.

— Cette perspective lointaine me donne le temps de convaincre ton père. Un départ à trois mois de grossesse, mi-septembre, te semble-t-il envisageable ?

— Laisse-moi quelques jours pour y réfléchir, mais, *a priori*, c'est oui.

— Il va de soi que Robert viendra te chercher à la maison et t'accompagnera.

J'ai conscience de vivre un moment de rupture. Ces moments cruciaux, où tout bascule

irréremdiablement. Je suis désormais chargée d'une responsabilité vitale : celle de mettre mon enfant au monde dans les meilleures conditions.

Il m'appartient de faire un choix. Opter pour un centre maternel parisien contre la volonté de mes parents serait hasardeux. Ils seront toujours présents et influents. L'exil me semble plus judicieux : prendre le large, m'affranchir du carcan d'une vie trop exigüe, apprendre à me définir par moi-même. En outre, le Sri Lanka est un état insulaire proche de l'Inde. Je n'envisage pas d'élever mon enfant en faisant abstraction de son père, de ses origines. N'est-ce pas l'occasion de m'imprégner de la culture, des us et coutumes de ses ancêtres ?

Ma décision est prise, un nouveau monde s'ouvre à moi. Une aventure que je n'avais pas anticipée. J'ai conscience du défi qui se présente : vaincre mes appréhensions et m'adapter à une autre culture. Mais, je suis loin d'imaginer que ce voyage va me conduire aux frontières de l'abîme !